

LES MOUSTACHES DU VIEUX  
RASCHID

UNE RÉFORME DU SULTAN MAHMOUD

Un soir du mois de novembre 1828, un être à forme humaine glissait comme un ombre le long des maisons du quartier d'Aghatch-Sérai, à Constantinople. Un ample féridgé enveloppait son corps, et sa tête était complètement cachée par un borge de toile dans lequel deux trous brillants comme l'escarboucle, indiquaient la place des yeux. A en juger par sa large carrure et son pas lourd et nerveux, cet être devait appartenir au sexe laid ; son allure trahissait une vive inquiétude, car, chaque fois qu'il trouvait une lanterne sur son chemin, il passait vivement de l'autre côté de la rue et activait sa marche.

Bientôt il s'arrêta devant une petite maison dont le mur de façade n'était percé que d'une porte basse, tira une clef de sa poche, regarda à droite et à gauche, ouvrit prestement, entra de même et referma la porte sans bruit.

—Allah ! murmura-t-il en s'appuyant sur la rampe de l'escalier et en prêtant l'oreille. Tout était calme au dehors.

Il frotta un briquet, alluma une lampe cachée sous une marche, monta un étage, pénétra dans une chambre et tira les verrous derrière lui. Cette chambre était éclairée par une lampe suspendue au plafond ; des nattes de jonc en recouvraient le plancher, deux sofas de laine rouge garnissaient ses côtés ; au milieu se trouvait un guéridon chargé d'une cafetière et d'une demi-douzaine de ces petites tasses microscopiques dans lesquelles les Turcs ont l'habitude d'offrir la liqueur anti-narcotique ; dans un coin, un nécessaire de toilette : contre les murs, des armes et un costume complet de janissaire, et sur un panneau jaune—les Orientaux sont fort amoureux de cette couleur—une collection de pipes, de narghilés et de chibouques, de blagues brodées remplies de tabac blond relevé d'opium que fument du matin au soir les Asiatiques, du Bosphore à l'Indus.

La maison dont nous décrivons une des pièces, était assez grande pour loger une famille, mais le propriétaire actuel qui la tenait de son frère, mort récemment, l'habitait seul, et y vivait en ermite.

Ce propriétaire se nommait Raschid.

Quand Raschid se trouva dans la chambre qui lui servait de salon et de fumoir, et qu'il se crut à l'abri des regards inquiéteurs qu'il redoutait, il jeta sa défroque de femme. C'était un homme de soixante ans environ, chauve jusqu'aux oreilles, mais porteur d'une paire de moustaches noires qui eussent fait envie à un souverain. Ancien janissaire, il avait su mettre de côté une somme assez ronde, fruit de ses rapines passées, pour s'offrir le luxe de vivre en honnête homme sur ses vieux jours.

Pourquoi se cachait-il ? Pourquoi se déguisait-il en femme quand il sortait dans Constantinople ? C'est ce que nous allons expliquer.

\* \*

Le corps redoutable des Janissaires fut fondé d'après les conseils d'Ala-Eddin et de Kara-Khalil Dienderéli par Gazli-Sultan-Orkhan, l'an 728 de l'Hégire (1328 de notre ère). Ce fut le noyau de l'armée permanente qu'entretenaient depuis les Padischahs.

Les *jeni-tcheri* (troupes nouvelles), comme on les appela tout d'abord, nom dont les Européens ont fait *janissaires*, était une milice composée de jeunes chrétiens, d'enfants prisonniers instruits sévèrement dans la religion de Mahomet, auxquels on accorda une haute paie (trois aspres par jour avec le taïin, composé de deux pains, deux cent dragmes de mouton, cent de riz, et trente de beurre), et dont le sultan se déclara le chef immédiat. Les grades des officiers des janissaires étaient désignés par des noms dérivant des emplois de la cuisine ; cette bizarrerie qui prêta souvent au ridicule, provenait de ce que le sultan étant considéré comme le père de famille, le nourricier de cette troupe, ceux qu'il préposait à veiller à leurs besoins devaient être décorés de titres culinaires. Ainsi l'officier le plus

élevé en grade fut appelé *tcharbaftjibachi* (premier distributeur de soupe) ; après lui venaient *Pachli-Bachi* (premier cuisinier) et le *Sakka-Bachi* (porteur d'eau) ; et par une conséquence naturelle, le *Kazan* (marmite) qui servait à la distribution de la nourriture fournie par le souverain, était l'objet d'une vénération plus grande encore que celle qu'on voit nos soldats porter à leur propre drapeau. C'était autour du *Kazan* que ces corps s'assemblaient pour tenir conseil. La perte de cette précieuse marmite était la plus forte humiliation qui pût arriver au corps dont elle était la propriété. Ce point d'honneur leur faisait regarder un tel événement comme un grand malheur et une honte ineffaçable.

Les privilèges dont jouissaient les troupes nouvelles dégénérèrent bientôt en abus criants. Les empereurs leur dûrent leur élection ou leur déchéance ; elles regardèrent la vie, la propriété des sujets de sa Hautesse comme choses conquises ; nul ne se trouva à l'abri de leurs vols, de leurs crimes, et cinquante ans après la prise de Constantinople, elles ne se recrutaient plus que parmi les classes les plus infimes de la société. Alors il ne se passa pas de jour que ses miliciens ne commissent des exactions à l'abri de leurs privilèges.

Les uns, sous prétexte de prendre sous leur protection les navires turcs qui arrivaient dans le port, chargés de bois, de charbon, de fruits, de blé, etc., posaient le guidon de leur *ortas* sur ces bâtiments, et exigeaient, pour ce seul fait, les trois quarts du prix de la vente du chargement, quelquefois le tout, ne laissant à l'armateur et au capitaine que la ruine et le désespoir. D'autres s'emparaient effrontément de magasins à leur convenance, vendaient les marchandises qu'ils renfermaient, et s'en allaient ensuite ; les propriétaires devaient s'estimer heureux quand il ne brûlaient pas la maison, après l'avoir dévalisée. Souvent ils s'approprièrent un bâtiment en construction, le terminaient à leur fantaisie et s'y installaient sans que le légitime possesseur pût avoir le moindre recours contre eux. Ils volaient en plein jour, sans crainte : ils assassinaient la nuit sans se cacher beaucoup, et volontiers le jour, lorsque leurs coups portaient sur des infidèles. Car le meurtre d'un chrétien ou d'un juif était à peine puni, à peine poursuivi, et réjouissait fort les musulmans, il n'y a pas longtemps encore.

Cela est de l'histoire.

\* \*

Cet état de choses dura tant que la Turquie crut avoir besoin de cette milice forcée, tant que les sultans furent assez faibles pour la tolérer ; mais du jour où les Ottomans restèrent stationnaires, du jour où leur armée permanente se trouva plus forte que la troupe fondée par Ala-Eddin, du jour surtout où le trône d'Ottoman fut occupé par un homme énergique, socieux de la prospérité de ses provinces et du bien-être de ses sujets, les Janissaires dûrent rentrer dans le néant.

Mahmoud-Khan II, le père d'Abdul-Medjid, pour lequel les Français ont combattu en Crimée, fut cet homme. Après une lutte acharnée, pendant laquelle il faillit perdre le trône et la vie, les Janissaires reçurent le coup de grâce le 15 juin 1826, par un décret qui les abolit définitivement. Ils voulurent résister ; mais Mahmoud les sabra sans merci, en tua six mille, en dispersa quinze mille en Asie, et obligea le reste à passer sous ses fourches caudines.

Cette réforme laissa derrière elle des nuées de mécontents qui se mirent à conspérer.

Au moment de la renaissance de la Grèce, en novembre 1828, un complot fut découvert.

Mahmoud ne perdit pas de temps ; il sema partout la terreur en multipliant les exécutions, et lança deux nouveaux décrets dont l'un prohibait le costume de janissaire, et ordonnait à ceux qui conservaient leur uniforme de le porter immédiatement au dépôt de la guerre, et l'autre mettait les moustaches à l'index.

Les Ottomans ont toujours professé un

culte profond pour la barbe. Anciennement, un chef militaire dépourvu de cet ornement, ne jouissait que d'une très-médiocre considération aux yeux de ses inférieurs. Les janissaires, en particulier, laissaient croître leurs crins sur la lèvre supérieure d'une façon démesurée, et souvent un commandant d'un *ortas* choisissait de préférence ses bas officiers parmi ses soldats les plus hirsutes.

Après leur abolition, les Janissaires étaient plus que jamais leurs moustaches qui devinrent pour eux une sorte de décoration ; ce fut alors que le sultan, croyant voir là un ferment de discorde, une résistance déguisée, un signe de reconnaissance et de ralliement, frappa la barbe d'ostracisme. Ce dernier décret souleva une tempête épouvantable, mais force resta au pouvoir ; et ceux qui refusèrent d'obéir eurent la tête tranchée.

Voilà où en étaient les choses à l'époque où se passe notre récit.

Notre vieux Raschid était bien aussi fanatique que les autres ; cependant, s'il adorait ses moustaches, il adorait aussi la vie : c'est si bon de vivre !...

Le décret impérial disait formellement que ceux qui refuseraient d'obéir recevraient trois cents coups de bâton sous la plante des pieds pour la première fois, après quoi on les raserait par force, et, qu'à la troisième récidive, s'ils laissaient repousser leur barbe, on leur couperait le cou.

Or, trois cents coups de bâton et la barbe en moins, puis une seconde fois trois cents coups de bâton et la tête en moins, cela pouvait donner à réfléchir !

Raschid y réfléchissait sans cesse !

Il possédait une petite maison dans un quartier désert ; il s'y retira, y vécut seul loin de tous les regards, passant ses journées à fumer, à cirer ses deux longues pointes de poils et ne sortant que la nuit, déguisé en vieille servante, pour aller chercher les provisions nécessaires à sa subsistance, car plusieurs Janissaires, entrés dans le commerce, favorisaient en secret la rébellion de ceux de leurs camarades qui luttèrent encore, en leur fournissant ce dont ils avaient besoin, à l'heure où les boutiques de la ville étaient fermées pour tous.

\* \*

Le soir où nous l'avons rencontré regagnant sa demeure à grands pas, Raschid n'avait pu se procurer que quelques fruits, et un gâteau dur comme pierre ; pourtant il n'en posa pas moins son maigre repas avec cérémonie sur sa table, vida dans un verre un restant de raki, perdu au fond d'une bouteille, et dit en s'asseyant presque joyeux :

—J'en ai bien vu d'autres à la guerre !

Puis il mangea quelques figues et se mit à parler tout haut, suivant l'habitude des orientaux.

—Oui ! répétait-il chaque fois qu'en portant un morceau à sa bouche, il était obligé de relever ses moustaches, le tyran sera bien fort s'il arrive à me faire la barbe. Par Allah ! il n'y a pas un seul homme capable de montrer deux moustaches pareilles aux miennes, et ce bandit, cet assassin de padischah, ce bourreau de mes frères, voudrait me prendre ce que je n'accorderais pas au Prophète lui-même !... jamais !... Si le ciel est juste, ce barbier couronné ira bientôt raser chez *Chitan* (le diable), et les défenseurs de la vraie foi ne seront plus forcés de sortir le soir, comme moi, déguisés en vieilles servantes, pour courir après trois figues sèches et une galette qui compte au moins autant de jours que le doyen des derviches de Sainte-Sophie compte d'années, ajouta-t-il en cassant le gâteau qui, en effet, n'était pas de la première fraîcheur.

A ce moment, la seule fenêtre, qui donnait sur la cour, s'ouvrit comme par enchantement, et un jeune homme sauta dans la chambre.

Raschid, effrayé, s'élança sur un cimetière accroché à la muraille.

—Hé, doucement, vieux ! fit le jeune homme se précipitant entre le janissaire et le trophée d'armes : tu ne me reconnais donc pas ?

—Je ne connais pas ceux qui s'introduisent la nuit chez moi par la fenêtre.

—Sont-ce tes moustaches qui t'empêchent de voir ?

—Mes moustaches ! exclama Raschid en portant vivement la main à sa bouche.

—Oh ! ça n'est pas la peine, fit le jeune homme en riant !

—Comment, c'est toi, Hamdy ?

—Moi-même.

—Que viens-tu faire ici ! et pourquoi entres-tu par la fenêtre ?

—Parce que la porte est fermée.

—Personne ne t'a vu ?

—Personne qu'un gros chat qui court sur la gouttière, et que je ferai sauter demain dans la casserole, pour n'avoir pas à redouter ses indiscretions !

—Par quel moyen as-tu pu pénétrer jusqu'ici ?

—Par la maison voisine, dont la garde m'est confiée pendant le voyage que mon oncle fait tous les ans à Andrinople pour ses affaires.

—C'est bien, dit brusquement Raschid ; mais va-t-en, car, par Mahomet ! je ne sais ce qui peut t'amener chez moi, la nuit, par la fenêtre ! Tu es heureux que je t'aie reconnu à temps ; sans cela je te plongeais mon sabre dans le ventre !

—Chut ! fit Hamdy, allant fermer la fenêtre ; les murs ont des oreilles par le temps qui court.

—Enfin, que veux-tu ? fit le janissaire en baissant la voix, mais avec une colère croissante.

—Je veux te sauver !

—Me sauver ?

—Oui. Assieds-toi ; prends ton chibouque et donne-moi un narghilé, et causons comme deux amis. Mais pas d'éclat, la police écoute peut-être à la porte.

(La fin au prochain numéro.)

Une historiette extrêmement piquante racontée par le *Moniteur universel* et dont l'hôtel de la place Saint-Georges aurait été le théâtre :

M. Gambetta s'était rendu chez M. Thiers et insistait avec une certaine chaleur pour décider l'ex-président à lancer sans retard un manifeste qui, tout en servant de programme à l'union de tous les membres de la gauche, posât clairement la propre candidature de M. Thiers à la succession du maréchal de MacMahon.

M. Thiers résistait.

M. Gambetta insistait.

Et tous les deux s'animèrent.

La voix de M. Gambetta résonnait comme un tambour, et ses éclats n'étaient entrecoupés que par la petite voix de M. Thiers, perçante comme une vrille. Les échos en parvinrent jusqu'à "Madame la Présidente," laquelle, croyant à un orage, se précipita dans la pièce où se trouvaient les deux sauveurs du radicalisme ; et, se plaçant entre eux deux, elle jette à M. Gambetta cette apostrophe :

—Malheureux ! vous voulez me le tuer avant qu'il soit président, afin de l'être vous-même !

"Madame la Présidente" était suffoquée.

M. Gambetta était abasourdi.

Mais M. l'ex-Président mit fin à la scène par ces mots :

—Calmez-vous, mon amie, ce n'est plus celui d'autrefois, il n'a jamais été fou, il n'est pas furieux, et nous sommes tous deux frères et amis.

Trépigny-les-Taupes est une cité renommée pour son ignorantisme. Seul, le directeur des postes semble être un peu au-dessus de la moyenne.

L'autre jour, les notables de Trépigny donnaient un banquet auquel assistaient tous les habitants, veau et salade compris. Le directeur des postes avait cru ne pas devoir refuser d'assister à ces agapes.

Le maire de l'endroit, peu ferré sur la gram-maire, porte un toast et s'écrie :

—Citoyens, je bois au peuple !

—Et moi, je bois aux lettres, répliqua le directeur des postes.

Depuis ce jour, Trépigny a ouvert un concours où celui qui devinera le toast du directeur des postes gagnera une paire de canards.

## AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.